

POUR PENSER UNE SOCIOLOGIE DU NUMÉRIQUE: INTERVIEW AVEC DOMINIQUE CARDON

TO THINK DIGITAL SOCIOLOGY:
INTERVIEW WITH DOMINIQUE CARDON

Interview réalisée par Francisco W. Kerche et Teresa Soter Henriques***

Après une conférence au Médialab à Sciences Po, nous avons invité Dominique Cardon à une interview. L'objectif c'était de raconter un peu de son expérience comme directeur du Médialab, un laboratoire multidisciplinaire d'études de technologie et du numérique à Sciences Po, et ses perspectives sur l'avenir du numérique. Alors, pendant trente minutes, dans un café près de l'université, parmi le bruit des verres et tasses, il nous raconte sur l'organisation du laboratoire, l'influence du numérique dans notre vie quotidienne, la politique, les conduites, et la particularité de ce sujet dans la sociologie.

Dominique Cardon est directeur du Médialab de Sciences Po. Depuis 2010, ses travaux proposent de conduire une analyse sociologique des algorithmes du web et des big data visant à comprendre à la fois la forme interne des calculs et le monde que les calculateurs projettent sur nos sociétés. Sa liste d'articles est longue, et il a aussi publié « Web 2.0 », « À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des Big Data » et « La démocratie Internet », qui a été traduit au Brésil.

* * *

Revista Habitus : Au début, nous demandons toujours aux interviewés de raconter leur histoire, leur parcours académique, et dans ce parcours quelle est l'importance qu'ils accordent au sujet du numérique aujourd'hui.

Dominique Cardon : Moi, j'ai un parcours qui est très singulier, j'ai passé vingt ans dans un laboratoire industriel, dans le laboratoire de recherche de l'opérateur téléphonique qui s'appelle "Orange", où il y a toujours eu une tradition de sociologie des techniques et du numérique. J'y ai passé vingt ans, j'étais à moitié à la fac et à moitié dans le laboratoire de l'Université de Marne la Vallée. Puis, je suis arrivé à Sciences Po. Ce n'est pas un parcours académique normal, mais je crois que c'est aussi lié mon intérêt pour le numérique. Dans le milieu universitaire traditionnel en France, et surtout en sociologie, la préoccupation pour le numérique parmi la sociologie de l'éducation du travail, de l'organisation, de la famille, de la santé, etc. est encore peu développée. Et étrangement c'est dans un laboratoire industriel d'ingénieur qu'il était plus facile de le faire. Mais du coup le fait d'avoir un passage industriel, où nous étions toute une petite équipe de sociologues au milieu de trois mille ingénieurs (qui fabriquaient des technologies : le traitement du signal, le niveau de la voix, la téléconférence, etc.). Les

choses on vraiment changé lorsqu'internet est arrivé. Cela m'a fortement sensibilisé à la sociologie des sciences et des techniques : comment ces gens travaillent, quels sont leurs enjeux, quelles sont leurs préoccupations ? Et comme c'était des gens en conception, en recherche de technologie, il y a toujours un moment où ils se demandent quel va être l'effet de ma technologie sur la société, quel va être l'effet sur les utilisateurs etc. Leur langage est celui d'innovateur, ce n'est pas forcément le notre, mais l'articulation entre les approches des sciences sociales qui sont attentives aux transformations de notre société, de l'individu, de son équipement cognitif, la structure relationnelle dans laquelle il vit, la forme d'organisation dans laquelle il travaille était une préoccupation assez constante. Donc j'ai baigné pendant vingt ans là-dedans, dans le milieu industriel, avant de revenir à Sciences Po pour diriger le Médialab et enseigner la sociologie du numérique, qui du coup est un sujet que j'ai abordé depuis vingt ans. J'ai commencé à travailler sur les formes de prise de parole en public à la radio, avant internet, et puis, après j'ai un peu travaillé sur la sociologie du travail, en arrivant à la R&D, qui est ce qu'on appelait avant le centre national d'études des télécommunications. Puis, dès que le web est arrivé, donc au milieu des années 90, j'ai pris le pli de l'histoire de l'internet ainsi que beaucoup de travaux sur les militants et internet, et c'était une grande phase de recherche au Brésil, sur le forum social mondial pendant la période 2000-2004 où là le numérique a été très présent. L'idée que la forme de coopération sur le logiciel du numérique était une forme sociale désirable et mise en place dans les structures organisationnelles des formes sociales, mais aussi dans certains nombres de collectifs militants, était un bon sujet à l'époque, nous étions très optimistes. Puis, sur Wikipédia, et ensuite sur les réseaux sociaux et aujourd'hui sur les algorithmes.

Revista Habitus : Vous parlez un peu de l'utilisation des mouvements sociaux, et récemment de ce changement que l'algorithme peut faire à ces groupes et sur la politique. Vous pensez que les algorithmes peuvent changer la façon dont laquelle les minorités politiques peuvent s'orienter dans le débat public ?

Dominique Cardon : Ça c'est une question compliquée. Moi j'ai une position assez intermédiaire. Il y a aujourd'hui tout un ensemble de discours soutenant que les algorithmes représentent la rationalité du calcul, des biais systématiques, des intérêts économiques qui nous manipulent et il y a un risque majeur pour nos sociétés. Mais moi je ne signe pas ce discours là. Je pense qu'aujourd'hui nous ne nous intéressons pas assez à leur fonctionnement. Tout ce que j'ai essayé de faire, vraiment dans un esprit de sociologie des sciences et des techniques, c'est que pour bien critiquer les algorithmes, il faut comprendre comment ils fonctionnent, et, si ceux qui les font fonctionner ont des intérêts économiques. Dans le pouvoir qu'il y a aujourd'hui dans les algorithmes il y a effectivement des risques de normalisation, des risques de guidage, etc. qui sont forts, mais il suffit de connaître les fonctionnements de cette machine pour que le type de domination qu'exerce ces nouvelles machines soit perçu différemment. C'est la manière dont le rapport de force entre les plateformes et nos sociétés se met en place et la possibilité donnée à des utilisateurs de paramétrer les algorithmes qui est mon enjeu de recherche actuel. Les algorithmes ne sont que des procédures de calcul et on peut très bien faire en sorte que les algorithmes soient curieux et encourage la diversité ou bien qu'ils soient égalisateurs, réducteurs et aliénants. Et c'est pour cela qu'il faut faire de la sociologie des sciences et des techniques, c'est à dire

de prendre ensemble la société et la technologie pour façonner des arrangements qui ne soient pas trop toxiques, parce que c'est vrai qu'ils peuvent l'être, comme *Facebook* par exemple.

Revista Habitus : Vous pensez que l'approche sociologique de cette question est aussi variée que l'objet, c'est à dire, qu'il y a plusieurs sociologies du numérique ?

Dominique Cardon : Ah, oui, je pense qu'il y en a plusieurs. Ça serait un bon exercice à faire, c'est à dire, de faire la gamme des approches variées qui sont mises en place. Il y a des perspectives différentes pour chaque discipline parce qu'aujourd'hui les juristes, les économistes et les sociologues, ont des points de vue qui sont un petit peu différents. Disons qu'il y a une forme *standard* de la sociologie, qui est très justifiée. Je n'y ai rien d'hostile, mais je pense que ce n'est pas la meilleure voie. Cette approche est attentive à la structure de pouvoir dans notre société, de pouvoir économique, aux formes que joue l'expertise et la rationalisation de nos sociétés par le calcul, mais c'est une position assez critique à l'égard des algorithmes et finalement on associe le calcul algorithmique, et elle n'a pas tort, à la nouvelle forme prise par le néolibéralisme à travers les plate-formes américaines, la captation de la valeur du travail des internautes, et le contrôle de leur conduite. La position que je défends est plus ouverte, on pourrait dire qu'elle renvoie à la sociologie pragmatique attentive à la pluralité des formes, des actions et des individus. Je pourrais dire qu'aujourd'hui on a beaucoup plus d'agentivité qu'on le dit et donc, il y a des capacités critique, il y a des ouvertures plus diverses des usages, et puis quand on entre dans les calculateurs, c'est extrêmement varié. L'approche à laquelle je suis attentif est vraiment inspirée des travaux de Bruno Latour, de la sociologie des sciences et des techniques. C'est à dire qu'il faut comprendre comment cela s'accroche à l'intérieur du système, et une partie de mon travail sur les algorithmes c'est de montrer qu'on peut régler ces algorithmes sur la popularité, sur l'autorité, on peut les régler sur la réputation, on peut les régler sur la personnalisation. Ce ne sont pas les mêmes calculs, ce n'est pas la même valeur qui est enfermée dedans, ce ne sont pas les mêmes modèles économiques pour les acteurs qui règlent telle ou telle façon et donc, il y a une variété de forme de calcul, dont on a intérêt à se servir pour faire la critique des algorithmes. Et puis, vous avez des approches plus expérimentales en sociologie, en psychologie expérimentale, qui travaillent beaucoup sur les algorithmes pour voir comment cela nous biaise, comment cela nous guide, comment les individus ont des biais cognitifs qui font qu'ils vont répondre de telle ou telle manière à une sollicitation de tel ou tel type de signal. Cela fait aussi partie des travaux des sciences sociales sur la question. Et puis nous avons les approches de la politique publique qui essaient de dire, bon l'algorithme je ne m'occupe pas très bien de comment cela marche vraiment, mais je m'intéresse à la régulation globale du système, aux plate-forme, aux données, etc. Donc, ce sont des approches assez différentes en fait.

Revista Habitus : Pour ces approches de la sociologie, quand on parle du MédiaLab, c'est un laboratoire surtout multidisciplinaire. Trouvez-vous que le numérique soit un sujet particulièrement interdisciplinaire ?

Dominique Cardon : Des fois quand on dit interdisciplinaire on veut dire mélange. Nous, en France, on dit – mais ça c'est très français – on dit que les gens à Marseille font une soupe de poisson dans

laquelle on met tous les poissons, on met plein de légumes et on fait bouillir très longtemps, c'est très bon, ça s'appelle une "bouillabaisse". Bon, parfois l'interdisciplinaire c'est un mélange qui n'est pas très profitable, donc, la chose que je défends c'est qu'on discute bien avec les autres que lorsqu'on est bien ancré dans sa propre discipline. Ce qu'on fait au MédiaLab c'est plus que de l'interdisciplinaire, c'est à dire que maintenant, je ne veux pas travailler sans les informaticiens, parce qu'on traite des volumes de données énormes, je ne sais pas le faire car il faut des compétences pointues, donc là il faut réfléchir aux questions ensemble, on fabrique des outils numériques, on amasse des données et on les traite ensemble avec les designers. Donc, ce sont trois composantes : développement informatique, design et sociologie. Il faut aussi des outils pour visualiser et rendre nos résultats ; on écrit des articles dans les revues scientifiques mais les recherches importantes qu'on fait c'est sur les sites web en fait. Parce qu'il faut qu'ils soient informatifs, qu'ils aient des données, il faut qu'on puisse les visualiser, les rendre intelligibles, donc il y a une nouvelle dimension des sciences sociales qui porte sur l'écriture. L'écriture devient une écriture numérique aussi. C'est pour ça qu'au MédiaLab, on essaie d'intégrer ces dimensions : les données, les développements d'outils, le design, la participation du public, et le travail de recherche.

Revista Habitus : Pour des outils méthodologiques plus classiques, croyez-vous que c'est encore possible de faire une sociologie du numérique avec des outils ?

Dominique Cardon : Oui, bien sûr. Je pense que ceci est lié à ma trajectoire personnelle et mes centres d'intérêt. J'ai beaucoup d'intérêt pour les développeurs informatiques et tous les enjeux qu'ils avaient. Mais, on peut très bien être un sociologue classique, avec les méthodes de l'anthropologie, de l'entretien, de l'enquête en ligne – qui sont très bien faites évidemment, et les enquêtes sont très nécessaires – simplement, ce sont des enquêtes qui vont beaucoup s'intéresser aux usages du numérique, ou bien à l'économie du numérique, ou bien à l'effet psychologique des services numériques, ou encore à l'économie des prix transformés par le nouveau marché des plate-formes... il n'y a aucune raison de penser que le numérique appelle forcément une méthode originale. En revanche, ce qu'on défend au MédiaLab c'est qu'il y a quand même quelque chose d'important et qui réclame cette articulation, c'est la dimension réflexive que le numérique exerce sur notre société. C'est-à-dire que c'est à la fois un métier de pratique sociale, mais c'est une pratique sociale qui nous donne des connaissances sur nos propres pratiques sociales. Donc, il y a une boucle réflexive nouvelle qui se met en place. Du coup, les méthodologies qu'on essaie de mettre en place c'est vraiment de se dire qu'une enquête c'est une expérience, on prélève de la donnée, mais on la remonte et en la remontrant on transforme les actions, etc. et donc la dimension réflexive de l'effet du numérique sur nos sociétés est plus difficile à prendre en compte par les méthodes traditionnelles mais elle n'est pas impossible, en fait.

Revista Habitus : Pensez-vous que pour des étudiants en licence – en considérant que la Revue Habitus est en effet une revue de licence – il serait intéressant d'apprendre ces différentes méthodes comme des *machines Learning*, *deep Learning* comme sociologue ?

Dominique Cardon : Bon, je pense que pour des étudiants, sur n'importe quel sujet aujourd'hui, le numérique peut devenir intéressant, parce que c'est une source d'information, parce qu'il y a un forum sur le thème qu'on étudie, parce que même pour les gens qui travaillent sur les croyances religieuses maintenant il y a des sites web... Le numérique est présent dans beaucoup d'objets de recherche, et donc là, des méthodes d'observation, de statistique, de description etc. deviennent utiles. Après c'est vrai que le monde numérique fabrique de la nouveauté technologique constamment, des fois c'est intéressant et des fois non. La mode actuelle ce sont les techniques d'apprentissage profond, le *machine Learning*, etc. Nous, on fait cela et c'est très utile, on étudie aussi comment cela se met en place. Mais ce n'est pas aujourd'hui quelque chose de standard en France dans une revue de sociologie. Au lieu de faire une régression linéaire classique, de faire l'apprentissage, mais cela l'est de plus en plus dans les disciplines des sciences dures de l'informatique, etc. il y a des petites expérimentations qui se font. Pour des étudiants en licence, bien encadrés, si cela suffit, pourquoi pas ? Mais voilà, le problème de ça, c'est qu'il a une grande chance d'avoir des professeurs qui ne vont pas considérer cela comme un sujet sérieux. Parce que les systèmes de vérifications statistiques sont beaucoup moins exacts ou vérifiables que les tests statistiques dont on dispose avec des méthodes plus traditionnelles.

Revista Habitus : Croyez-vous que l'algorithme agisse de façon particulière ou universelle ? Un algorithme créé par le nord global (Europe, États-Unis, etc) a-t-il le même fonctionnement qu'un algorithme créé par le sud global (Amérique Latine, Afrique, etc) ? Y-a-t-il une homogénéisation, une universalisation ou est-il plus hétérogène (et dans ce cas, il prendrait en compte les frontières nationales) ?

Dominique Cardon : Ça serait intéressant d'observer ça. Quand on regarde comment fonctionnent les nouvelles techniques de *machine Learning*, d'apprentissage, elles s'appuient toutes sur les données des usages et des comportements des internautes, des utilisateurs. Donc il n'y a aucune raison de ne pas penser qu'en dépit de la standardisation et de globalisation mondiale ; c'est un phénomène qui ne touche pas que les algorithmes mais aussi la consommation, le transport, tourisme etc ; il n'y ait pas une respécification locale, disons nationale, des formes que prennent les calculs à cause du caractère national des gens qui ont donné des données à des systèmes qui ont construit des modèles sur le comportement des individus. Donc on est en plein dans les paradoxes de la globalisation, c'est-à-dire que ça uniformise, c'est sûr, et en même temps, ça relocalise. En partie ça ne vient pas complètement du haut parce que ces systèmes rebouclent avec les pratiques des individus et des sociétés.

Revista Habitus : Les particularités des algorithmes finissent-elles par générer des phénomènes de « bulles » sur internet ?

Dominique Cardon : Ça c'est un grand débat partout. En fait, dans toute l'histoire du web on a eu cette idée que les gens pouvaient s'enfermer dans une bulle. Moi, j'ai une position un peu décalée par rapport à ça, c'est que je n'y crois pas beaucoup. Même si à l'évidence on peut s'enfermer. Il faut être très vigilant, mais cette crainte s'appuie sur des erreurs de méthode qui sont considérables. Une des erreurs c'est d'abord d'oublier de prendre dans l'enquête, et là on est bien dans les sciences sociales, l'individu dans l'ensemble de ses systèmes d'information. Ce qui s'est passé avec le numérique c'est qu'on a augmenté considérablement les voies d'accès à l'information. Là on regarde un seul truc, *Facebook*, mais on oublie que les gens regardent la télé, on oublie qu'il y a la radio, d'autres sites etc. Donc si on se met du côté de la plate-forme, elle peut créer des bulles, mais si on se met du point de vue du sujet, là en fait, tout corrobore l'idée qu'on vit dans une société qui n'a jamais eu accès à autant d'information. Elle est de plus en plus diverse, la qualité est incertaine et elle peut parfois être très problématique. Il y a toujours des inégalités incroyables dans cet accès à l'information, c'est à dire qu'il y a des gens qui enrichissent considérablement grâce au numérique leurs niveaux d'information et d'informations diverses, mais il y a des gens qui ne s'intéressaient pas à l'information et qui ne s'y intéressent toujours pas et du coup le décalage devient très fort. Et puis dans l'exposition à l'information, la sociologie des médias l'avait montré depuis très longtemps, il y a ce qu'on appelle l'exposition sélective, c'est à dire qu'on va chercher de l'information auprès de sources qui confortent nos propres opinions. Mais ça c'était pareil avec la presse, la télé, la radio, ça n'a pas changé, mais la conséquence, c'est que nous fabriquons en partie des espaces informationnels un peu fermés en nous exposant sélectivement. Ce qui devient bizarre avec le numérique c'est qu'on contribue vraiment à le faire, autrefois on lisait le journal de gauche, on lisait le journal de droite et voilà. Là maintenant on choisit ses amis sur *Facebook*, le choix des amis défini par l'algorithme est la priorité de l'information et il y a un effet de bulle qui peut se refermer. Ceci étant, c'est compliqué de dire ça pour le débat brésilien sur *WhatsApp*, mais pour les pays sur lesquels il y a beaucoup d'études que je connais, en France aux États Unis etc. la bulle est percée de partout. En fait les gens ont de plus en plus d'information, ils ne savent pas très bien comment faire, les algorithmes les aident à la réduire un petit peu, mais même sur *Facebook* et sur twitter on voit de l'information d'un bord politique opposé beaucoup plus que dans la vraie vie. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne peut pas avoir des effets de concentration très fort et des effets idéologiques dans des petites niches un peu extrêmes et dans lesquelles cette bulle devient très forte.

Revista Habitus : En ce qui concerne la croissance des campagnes politiques extrémistes qui ont lieu dans beaucoup de pays comme au Brésil, croyez-vous que le numérique/l'internet/le web ait une relation par rapport à l'augmentation des discours extrémistes ?

Dominique Cardon : Oui, on peut dire ça. Ce qui est compliqué et intéressant quand on travaille dans le numérique depuis vingt ans c'est qu'au début, avant, tout le monde se plaignait. Les médias alternatifs, les médias militants passaient leur temps à dire que les médias « c'est trois chaînes de télé, un peu de radio et puis cinq organes de presse, ce n'est pas représentatif et il faut produire de l'information alternative ». Quand le web est arrivé, il a ouvert la porte à ça, il n'y avait plus de coût de

diffusion, et donc on a permis aux gens de s'exprimer d'une façon multiple et diverse. Donc ça a été une sorte de libération extraordinaire de la parole, des possibilités, des opportunités et on voyait ça de façon très émancipatrice. Maintenant les gens peuvent s'exprimer et on est en train de leur dire « mais, les gens quand il s'expriment ils disent n'importe quoi » ce qui est faux. On entend beaucoup aujourd'hui ce discours de vouloir renfermer la boîte et revenir à l'autorité. Nos sociétés fabriquent, et surtout dans des périodes de crise, des opinions diverses. Alors quand le web est arrivé c'est plutôt la gauche et l'extrême gauche qui étaient très présentes dans les médias. Aujourd'hui je trouve qu'il y a une partie de nos sociétés qui sont d'extrême droite et le web leur permet de s'exprimer. À titre personnel on peut en penser le pire, mais le fait qu'ils puissent s'exprimer est peu condamnable si on applique le même raisonnement. Le problème c'est quand ils dépassent certaines bornes et là y a des bornes légales : incitation à la haine raciale, l'antisémitisme..., et je pense que là il faut être très sévère sur ces questions. Mais sur le fait que l'espace public se soit ouvert et qu'il crée un marché un peu dérégulé de l'information c'est plutôt une conquête. Le risque de ce discours c'est de dire que tout le monde dit tout et n'importe quoi et qu'il n'y a plus de hiérarchie, mais il y en a toujours une. Nous faisons beaucoup d'études digitales au MédiaLab là-dessus, et, il faut toujours garder la hiérarchie des médias, il y en a toujours une, et c'est toujours les télévisions et les grands journaux qui sont au centre. C'est toujours organisé, il y a toujours une structure dans cet espace, même si les effets de cette structure nous dérangent.

Revista Habitus : Depuis que vous avez fait la cartographie du web 2.0, il y a presque 10 ans déjà, vous parlez beaucoup de la construction de soi, de la mise-en-scène personnelle, les profils sur internet. Aujourd'hui, vous considérez que les profils sont créés pour nous ou par nous ?

Dominique Cardon : C'est compliqué. Disons que nous sommes encore dans les ambivalences du numérique, mais aussi des transformations de l'individualisme contemporain. Ce qu'ont permis les réseaux sociaux c'est non seulement la liberté d'expression politique et des opinions, mais aussi l'idée que le numérique offrait un espace de construction d'identité et que cette construction d'identité se jouait dans des formes de reconnaissance publique plutôt par les pairs, les amis, les proches et ensuite dans un cercle plus étendu. Ce mécanisme il joue toujours à plein régime, mais c'est vrai que le paradoxe de la massification, les grandes plate-formes ont cadré le système, elles l'organisent, elles le formatent, elles le guident avec l'algorithme. Mais en revanche le fait qu'*Instagram* soit entré dans sa vie et dise à l'utilisateur « ma vie doit être photographiée de telle manière, je dois être plutôt heureux, il faut que j'essaie de montrer certains traits pertinents de ma vie et puis d'en cacher d'autres, il faut que je sois sensible à telle ou telle chose » ; c'est à la fois une forme de valorisation de construction d'identité, mais en même temps, ça peut être très aliénant parce qu'on voit bien qu'il y a un ensemble de normes sociales, culturelles incroyables qui sont proménées avec *Instagram*, *Facebook*, *Snapchat* etc. Les utilisateurs ont un pouvoir d'agir avec ça, mais c'est un pouvoir d'agir qui est quand même compliqué. Je pense beaucoup aux normes féminines, sur l'esthétique, la beauté etc. ça concerne les populations jeunes, dans un certain moment de sa vie c'est une trajectoire de développement personnel etc. mais il y a quand même un moment de capture par l'idéologie d'une forme de présentation de soi qui est assez homogénéisante.

Revista Habitus : Croyez-vous qu'il y ait une forme de dispute de présentation de soi ?

Dominique Cardon : Ah oui. C'est ce que me fait dire que c'est pas complètement normalisant. On sent très bien ces aspects si on parle du corps par exemple, être grosse, le montrer et le dire, le mouvement #metoo [1], #balancetonporc [2], des formes de singularisation de soi etc. La circulation de l'information va tellement vite et on peut trouver des facteurs de mimétisme qui fait que dès qu'on a produit une forme un peu originale ou divergente de construction elle est reprise et puis elle se rebanalise. On pourrait dire que ce que font les réseaux sociaux c'est qu'ils ont une capacité d'avalier et absorber l'innovation qui est si rapide que l'innovation devient en elle-même une sorte de banalité. C'est de la modernité avancée.

Revista Habitus : Quel est l'avenir du numérique selon vous ?

Dominique Cardon : Un sociologue ne sait pas répondre à ces questions, on ne fait pas de la prospective, on ne sait pas très bien prédire l'avenir. Ce dont je peux parler c'est des enjeux qui sont présents là : il y a un enjeu sur le calcul, sur le pouvoir des plate-formes, qui est plutôt un enjeu d'économie globale, de politique économique, ça ne peut pas durer, il faut qu'ils paient des impôts, il faut faire attention aux données, redistribuer les pouvoirs, il faut créer de la diversité des acteurs. Quand même c'est incroyable que l'information soit uniquement *Google* et *Facebook* et c'est tout. Il y a des enjeux propres aux formes de la calculabilité, qui correspond à tout le développement du *machine Learning* (je préfère dire *machine Learning* qu'intelligence artificielle parce que c'est juste du *machine Learning*). Et puis comme sociologue la chose qui est préoccupante aujourd'hui c'est le lien entre le numérique et puis le développement des inégalités. Là on le voit bien avec Bolsonaro, c'est que le numérique, et ce n'est pas du tout la seule raison, a une contribution je pense quant à la fabrication des sociétés qui se clivent très fortement entre une population active, éduquée, urbaine, attaché à la vérification des faits qui a une existence riche, voyageuse et diverse sur *Instagram* et qui a accès à plein d'information etc. et puis une population qui est moins entré là-dedans, mais qui est quand même dans le numérique et qui échange dans des conversations sur *WhatsApp*. Le numérique devient alors le théâtre de l'expression du ressentiment qu'elles ont à l'égard des autres. Cette population utilise *Facebook*, dans les petites conversations, dans la conversation de *WhatsApp* au Brésil etc. Et donc on a un enjeu sociopolitique majeur aujourd'hui qui est d'éviter ce déchirement, ce mépris entre deux populations et là le numérique n'apporte pas de solution à ça, et peut être même la cause d'un renforcement de cette tension... ça c'est un sacré enjeu. 🌀

[1] Hashtag international contre le harcèlement et l'agression sexuelle, utilisé pour mettre en évidence la grande propagation de la violence sexuelle dans le monde.

[2] Site Web permettant aux victimes de harcèlement sexuel, d'agression sexuelle ou de viol, de publier leur témoignage et de l'échanger entre eux (balancetonporc.com).

NOTES

*Francisco W. Kerche est étudiant en première cycle en sciences sociales de l'institut de philosophie et sciences sociales de l'Université Fédérale du Rio de Janeiro (IFCS/UFRJ) et ancien membre du comité de rédaction de la revue *Habitus*

**Teresa Soter Henriques est titulaire d'une licence en sciences sociales de l'institut de philosophie et sciences sociales de l'Université du Rio de Janeiro (IFCS/UFRJ)